

LES PROBLÈMES DE LA LUTTE CONTRE LE FASCISME

Luigi FABBRI

1927 - 1934

d'après l'ouvrage "*La Lutte humaine*" de Gaetano MANFREDONIA,

Troisième partie, 3^{ème} question: **GUERRE ET FASCISME**

aux *Éditions du Monde libertaire*

1994

Si revenait la guerre... (1)

Un collaborateur de *Il Martello* de New York (le journal nord-américain bien connu spécialisé dans la lutte antifasciste) publiait dans le n°6 du 11 février un article sur l'attitude des antifascistes en cas de guerre mussolinienne.

Nous ne savons pas si l'auteur, Massimo Arco, est un anarchiste. Si on s'en tient au contexte de l'article, il semblerait que non (à ce journal collaborent aussi des non-anarchistes). Cette question cependant nous intéresse au plus haut point en tant qu'anarchistes et révolutionnaires; et nous ne pensons pas sortir de notre rôle en mettant en garde les camarades sur les possibles déviations que, dans ce domaine, peut provoquer le désir généreux certes, mais pas toujours avisé, de nuire au fascisme par tous les moyens. Ce désir peut conduire, s'il n'est pas guidé par une vision claire des rapports entre moyens et fins, à faire justement le jeu du fascisme que l'on voudrait abattre.

Voilà un des dangers auxquels on s'expose quand on se spécialise sur un point seulement du front révolutionnaire. On se jette alors tête baissée sur ce seul point et on ne voit que lui. On est alors entraîné vers des formes d'action qui nous affaiblissent et qui donnent la possibilité à l'ennemi de percer nos défenses, de nous prendre à revers et de nous frapper dans le dos de la façon la plus désastreuse.

La thèse soutenue par Massimo Arco, d'après laquelle il faudrait s'unir à tout État ou gouvernement qui entrerait en guerre contre l'Italie, non seulement est anti-anarchiste dans son principe mais aussi, en pratique, infantile et vaine pour combattre le fascisme véritable. Elle conduirait, en effet, à l'effacement de notre force morale et matérielle de révolutionnaires et à son absorption par les forces militaristes et réactionnaires, supérieures aux nôtres, des autres pays, sans pouvoir ni les aider ni les utiliser à notre profit. Car c'est nous que l'on utiliserait, c'est nous que l'on tromperait, avec comme résultat de voir le fascisme s'affirmer là même où il n'existait pas ou il était encore faible; et nous n'aurions même pas la certitude de le voir vaincu, pour de bon, dans notre pays.

Au fond, Massimo Arco lui-même devine l'erreur grave et fatale de sa thèse. Il prévoit déjà que d'autres crieront au scandale et que l'on taxera, lui et ceux qui pensent comme lui, de «*traîtres*». Pourquoi dit-il cela? Faut-il penser qu'il se sent pris en défaut? Mais nous, sans nous scandaliser, sans crier au «*traître*» contre personne, et tout en étant prêts à reconnaître l'honnêteté de ceux qui nourrissent ces illusions, nous pen-

(1) *La Lotta umana*, Paris, n°13, 12 avril 1928; article signé sous le pseudonyme: «*Quand Même*».

sons que notre devoir est de mettre en garde tous les révolutionnaires et antifascistes sincères, même s'ils ne sont pas anarchistes.

Arco est d'ailleurs entraîné par la logique de son argumentation à rappeler au devoir antifasciste y compris les nationalistes et les conservateurs; or, de tels antifascistes, il n'y en a pas ou, s'il y en a, il s'agit de quelques exceptions individuelles sans aucune importance. Mais en écrivant cela il réduit la portée de son antifascisme à si peu de chose que cela ne mérite même plus ce nom. Le fascisme, en effet, s'il comporte bien des choses horribles et infâmes, a surtout un caractère fondamentalement nationaliste et conservateur et il n'est pas possible de l'abattre sans supprimer cet aspect.

Le langage de Massimo Arco est aujourd'hui, y compris par son ton, le même que celui qu'utilisaient les «*interventionnistes*» et les partisans de la guerre démocratique, en 1914, pour «*abattre le militarisme allemand*». Que parmi ceux-ci il y eût, à côté de tant de canailles, des hommes honnêtes et qui nous étaient chers tels Kropotkine, Cipriani, etc... - ne nous empêche pas aujourd'hui de constater qu'ils ne contribuèrent guère à la défaite du Kaiser. Ils servirent, en revanche, à réhabiliter les canailles avec lesquelles ils s'étaient associés, à affaiblir et à ôter toute autorité aux forces révolutionnaires, à faciliter la venue de la réaction et du fascisme, à pousser les partis de la révolution - y compris les anarchistes - dans une crise qui dure toujours. Ils rendirent ainsi un bien triste service au prolétariat et à la liberté dans ces pays où ils firent cause commune avec le gouvernement et le capitalisme! Massimo Arco voudrait-il, en poursuivant le but incertain d'abattre le gouvernement italien par la guerre, rendre le même «*service*» au prolétariat et à la liberté des pays qui entreraient éventuellement en guerre avec l'Italie?

Massimo Arco affirme son «*intention*» de passer de la guerre à la révolution pour libérer l'Italie prolétarienne de l'esclavage. Or, en cas de défaite italienne, les intentions de Massimo Arco et des révolutionnaires qui pensent comme lui ne compteraient pour rien; mais, en attendant, ils se seraient rangés à l'ombre d'un drapeau nationaliste et étatique quelconque. Ce qui comptera sera «*l'intention*», unique et seule, du militarisme sorti vainqueur. Les «*intentions*» des révolutionnaires compteront seulement dans la mesure où ils auront été, avant et pendant, contre la guerre dans les pays belligérants.

Il faut, par conséquent, qu'ils gardent leur liberté, sans accepter d'être complices en aucune manière avec la guerre, ses méthodes et ses résultats; il faut qu'ils sauvegardent leur autonomie et leur liberté d'initiative et d'action, qu'ils ne gaspillent pas leurs forces pour autrui, mais cherchent à les accroître à leur avantage; il faut qu'ils ne se mettent pas en contradiction avec leurs idées et continuent à se battre, avec des mots d'ordre à eux, pour la liberté et le prolétariat.

Mais si une guerre éclatait? s'interroge Massimo Arco. Si la guerre éclate entre le gouvernement fasciste et n'importe quel autre État, ce n'est certes pas nous qui souhaiterions la victoire du premier ou bien voudrions lui épargner aucun des malheurs auxquels il s'expose; notre hostilité ne cessera guère. Cela se comprend. Et nous profiterons des circonstances pour tenter de porter au fascisme le plus de coups possibles. Nous n'aurons point besoin de nous «*aligner contre l'Italie fasciste*» car nous sommes déjà alignés, dès à présent. Nous continuerions donc notre combat en utilisant, répétons-le, les occasions que la guerre peut nous offrir pour frapper le plus efficacement l'ennemi. Nous serons ainsi, très probablement, des «*défaitistes*», antinationaux dans les faits; mais nous ne voudrions jamais être au service et à la solde de qui que ce soit et encore moins d'un autre État, d'un autre capitalisme, d'un autre militarisme, ce qui voudrait dire - à coup sûr - d'un autre fascisme!

Quand à ceux qui - désirant se battre les armes à la main contre le fascisme - seraient tentés de s'enrôler dans les armées des États en lutte contre l'Italie, ils commettraient, à notre avis, là aussi une erreur, même si leur démarche n'assumait pas le caractère politique d'une entreprise collective, comme pour le garibaldisme en 1914. Dans la meilleure des hypothèses, il s'agirait d'un sacrifice disproportionné, car quelques centaines de volontaires n'auraient aucun poids matériel appréciable sur la guerre, tandis que cela soustrairait à la révolution des éléments individuels qui pourraient se révéler très précieux. Toutefois, en tant que démarche individuelle, cet engagement mériterait, bien évidemment, le respect, car il faut respecter quiconque risque sa vie, en l'exposant à des dangers et des sacrifices, pour une cause qu'il estime bonne et dans le but de libérer soi-même et les autres.

Ce respect cependant perdrait toute raison d'être si les personnes qui utilisent leur droit indiscutable à disposer d'eux-mêmes et de leur peau comme elles l'entendent, se sentaient autorisées, aussi, à monter en chaire et à donner des leçons aux autres. Or rien ne les autoriserait à regarder de haut en bas ceux qui ne suivraient pas leur exemple, à les traiter comme des personnes qui se sont soustraites à un devoir ou, pire,

à se poser en infaillibles représentants des intérêts de la cause prolétarienne et libertaire - comme cela a pu se produire chez quelques interventionnistes en 1914-1915 ou garibaldiens en 1924-1925. Cette attitude serait en outre ridicule, incohérente et agaçante au possible, si elle était adoptée avant que les événements ne se produisent. C'est-à-dire dans des circonstances où l'héroïsme serait tout «*platonique*», pure rhétorique sans risque; bref, tout le contraire du vrai héroïsme.

Nous ne prétendons pas à l'infaillibilité, et libre à chacun d'avoir un avis différent du nôtre ou de se jeter dans le gouffre de la guerre à titre personnel. Mais ces personnes n'ont pas le droit d'y engager à priori notre drapeau.

Dans les moments de crise grave certaines personnes perdent la tête, tandis que d'autres, n'ayant pas assez de foi dans leurs idées, sont toujours prêtes à marcher «*fût-ce avec le pape*» ou disposées à chercher le salut partout ailleurs que dans notre programme. Eh bien, que ces futurs aveuglés et fourvoyés sachent que, même s'ils étaient de nouveaux Kropotkine, ils auraient encore et toujours contre eux ces anarchistes qui à tout prix voudraient rester fidèles à leurs principes.
